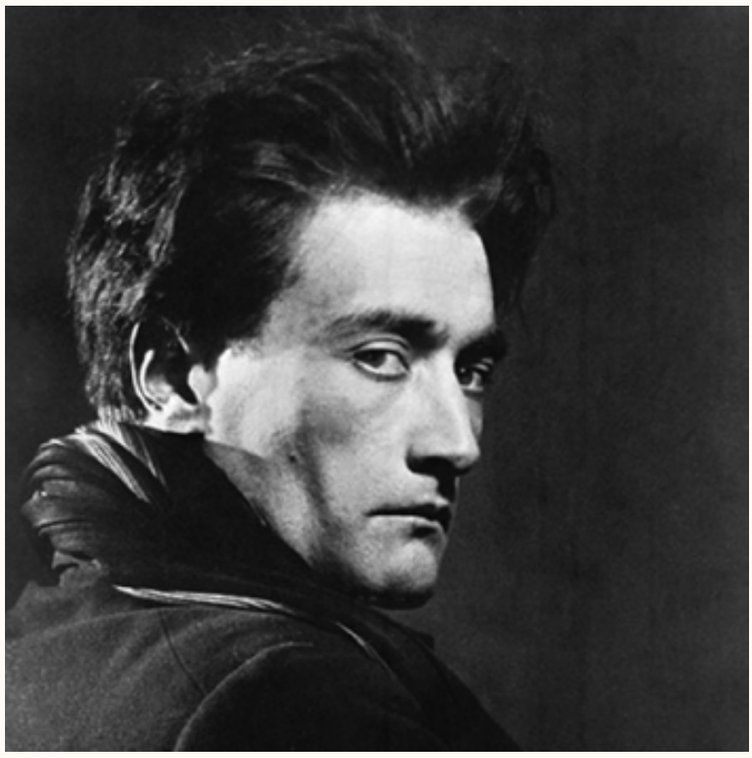
ANTONIN ARTAUD

Pour en finir avec le jugement de dieu

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni (1475-1564),
Le plafond de la chapelle Sixtine (1508-1512), détail intitulé « Les fesses de Dieu »,
Cité du Vatican, Rome, Italie.



Antonin Artaud (1896-1948).

POUR EN FINIR
AVEC LE JUGEMENT DE DIEU

kré	Il faut que tout	puc te
kré	soit rangé	puk te
pek	à un poil près	li le
kre	dans un ordre	pek ti le
e	fulminant.	kruk
pte		

J'ai appris hier
(il faut croire que je retarde,
ou peut-être n'est-ce qu'un faux bruit,
l'un de ces sales ragots comme il s'en colporte
entre évier et latrines à l'heure de la mise
aux baquets des repas une fois de plus ingurgités),
j'ai appris hier
l'une des pratiques officielles
les plus sensationnelles
des écoles publiques américaines
et qui font sans doute que ce pays
se croit à la tête du progrès.

Il paraît que, parmi les examens ou épreuves
que l'on fait subir à un enfant
qui entre pour la première fois dans une école publique,
aurait lieu l'épreuve dite de la liqueur séminale
ou du sperme,
et qui consisterait à demander à cet enfant
nouvel entrant
un peu de son sperme
afin de l'insérer dans un bocal
et de le tenir ainsi prêt à toutes les tentatives
de fécondation artificielle qui pourraient
ensuite avoir lieu.

Car de plus en plus les Américains trouvent qu'ils manquent de bras et d'enfants,
c'est-à-dire non pas d'ouvriers mais de soldats,
et ils veulent à toute force et par tous les moyens
possibles faire et fabriquer des soldats
en vue de toutes les guerres planétaires
qui pourraient ultérieurement avoir lieu,
et qui seraient destinées à démontrer
par les vertus écrasantes de la force
la sur-excellence des produits américains,
et des fruits de la sueur américaine
sur tous les champs de l'activité
et du dynamisme possible de la force.

Parce qu'il faut produire,
il faut par tous les moyens de l'activité possibles
remplacer la nature
partout où elle peut être remplacée,
il faut trouver à l'inertie humaine
un champ majeur, il faut que l'ouvrier
ait de quoi s'employer,
il faut que des champs d'activités nouvelles
soient créés,
où ce sera le règne enfin de tous les faux produits
fabriqués, de tous les ignobles ersatz synthétiques
où la belle nature vraie n'a que faire,
et doit céder une fois pour toutes
et honteusement la place
à tous les triomphaux produits de remplacement
où le sperme de toutes les usines de fécondation
artificielle fera merveille
pour produire des armées et des cuirassés.

Plus de fruits, plus d'arbres, plus de légumes,
plus de plantes pharmaceutiques ou non
et par conséquent plus d'aliments,
mais des produits de synthèse à satiété, dans des vapeurs,
dans des humeurs spéciales de l'atmosphère,
sur des axes particuliers des atmosphères
tirées de force et par synthèse aux résistances
d'une nature qui de la guerre n'a jamais connu
que la peur.

Et vive la guerre, n'est-ce pas ?
Car n'est-ce pas, ce faisant, la guerre
que les Américains ont préparée
et qu'il prépare ainsi pied à pied.

Pour défendre cet usinage insensé
contre toutes les concurrences
qui ne sauraient manquer de toutes parts de s'élever,
il faut des soldats, des armées, des avions,
des cuirassés, de là ce sperme
auquel il paraîtrait que les gouvernements
de l'Amérique auraient eu le culot de penser.

Car nous avons plus d'un ennemi
et qui nous guette, mon fils, nous, les capitalistes-nés,
et parmi ces ennemis la Russie de Staline
qui ne manque pas non plus de bras armés.

Tout cela est très bien,
mais je ne savais pas les Américains
un peuple si guerrier.

Pour se battre il faut recevoir des coups
et j'ai vu peut-être beaucoup d'Américains à la guerre
mais ils avaient toujours devant eux
d'incommensurables armées de tanks,
d'avions, de cuirassés
qui leur servaient de bouclier.

J'ai vu beaucoup se battre des machines
mais je n'ai vu qu'à l'infini
derrière les hommes qui les conduisaient.

En face du peuple qui fait manger à ses chevaux,
à ses bœufs et à ses ânes les dernières tonnes de
morphine vraie qui peuvent lui rester
pour la remplacer par des ersatz de fumée,
j'aime mieux le peuple qui mange à même la terre
le délire d'où il est né,
je parle des Tarahumaras
mangeant le *peyotl* à même le sol
pendant qu'il naît,
et qui tue le soleil pour installer le royaume
de la nuit noire, et qui crève la croix
afin que les espaces de l'espace
ne puissent plus jamais se rencontrer
ni se croiser.

C'est ainsi que vous allez entendre
la danse du TUTUGURI.

TUTUGURI

LE RITE DU SOLEIL NOIR

Et en bas, comme au bas de la pente amère,
cruellement désespérée du cœur,
s'ouvre le cercle des six croix,
très en bas,
comme encastré dans la terre mère, désencastré de l'étreinte immonde
de la mère qui bave.

La terre de charbon noir
est le seul emplacement humide
dans cette fente de rocher.

Le rite est que le nouveau soleil passe par sept
points avant d'éclater à l'orifice de la terre.

Et il y a six hommes, un pour chaque soleil,
et un septième homme qui est le soleil tout cru
habillé de noir et de chair rouge.

Or, ce septième homme est un cheval,
un cheval avec un homme qui le mène.

Mais c'est le cheval qui est le soleil et non l'homme.

Sur le déchirement d'un tambour
et d'une trompette longue, étrange,
les six hommes qui étaient couchés,
roulés à ras de terre,
jaillissent successivement comme des tournesols,
non pas soleils
mais sols tournants, des lotus d'eau,
et à chaque jaillissement
correspond le gong de plus en plus sombre
et rentré du tambour
jusqu'à ce que tout à coup on voie arriver
au grand galop, avec une vitesse de vertige,
le dernier soleil, le premier homme,
le cheval noir avec un homme nu,
absolument nu et vierge sur lui.

Ayant bondi, ils avancent suivant des méandres circulaires
et le cheval de viande saignante s'affole
et caracole sans arrêt au faîte de son rocher
jusqu'à ce que les six hommes aient achevé
de cerner complètement les six croix.

Or, le ton majeur du rite est justement
L'ABOLITION DE LA CROIX.

Ayant achevé de tourner
ils déplantent les croix de terre
et l'homme nu sur le cheval arbore
un immense fer à cheval
qu'il a trempé dans une coupure de son sang.

LA RECHERCHE DE LA FÉCALITÉ

Là où ça sent la merde ça sent l'être.

L'homme aurait très bien pu ne pas chier,
ne pas ouvrir la poche anale,
mais il a choisi de chier
comme il aurait choisi de vivre
au lieu de consentir à vivre mort.

C'est que pour ne pas faire caca,
il lui aurait fallu consentir à ne pas être,
mais il n'a pas pu se résoudre à perdre l'être,
c'est-à-dire à mourir vivant.

Il y a dans l'être
quelque chose de particulièrement tentant
pour l'homme et ce quelque chose est justement
LE CACA.

(Ici rugissements.)

Pour exister il suffit de se laisser aller à être,
mais pour vivre,
il faut être quelqu'un, pour être quelqu'un,
il faut avoir un os,
ne pas avoir peur de montrer l'os,
et de perdre la viande en passant.

L'homme a toujours mieux aimé la viande
que la terre des os.

C'est qu'il n'y avait que de la terre et du bois d'os,
et il lui a fallu gagner sa viande,
il n'y avait que du fer et du feu et pas de merde,
et l'homme a eu peur de perdre la merde
ou plutôt il a désiré la merde
et, pour cela, sacrifié le sang.

Pour avoir de la merde, c'est-à-dire de la viande,
là où il n'y avait que du sang
et de la ferraille d'ossements
et où il n'y avait pas à gagner d'être
mais où il n'y avait qu'à perdre la vie.

o reche modo to edire
di za tau dari
do padera coco
Là, l'homme s'est retiré et il a fui.

Alors les bêtes l'ont mangé.

Ce ne fut pas un viol,
il s'est prêté à l'obscène repas.

Il y a trouvé du goût,
il a appris lui-même à faire la bête
et à manger le rat délicatement.

Et d'où vient cette abjection de saleté ?

De ce que le monde n'est pas encore constitué,
ou de ce que l'homme n'a qu'une petite idée
du monde et qu'il veut éternellement la garder ?
Cela vient de ce que l'homme, un beau jour,
a arrêté l'idée du monde.

Deux routes s'offraient à lui :
celle de l'infini dehors,
celle de l'infime dedans.

Et il a choisi l'infime dedans.

Là où il n'y a qu'à presser le rat,
la langue, l'anus ou le gland.

Et dieu, dieu lui-même a pressé le mouvement.

Dieu est-il un être ?

S'il en est un c'est de la merde.

S'il n'en est pas un il n'est pas.

Or il n'est pas, mais comme le vide qui avance
avec toutes ses formes dont la représentation
la plus parfaite est la marche
d'un groupe incalculable de morpions.

« Vous êtes fou, monsieur Artaud, et la messe ? »
Je renie le baptême et la messe.

Il n'y a pas d'acte humain qui,
sur le plan érotique interne,
soit plus pernicieux
que la descente du soi-disant Jésus-Christ sur les autels.

On ne me croira pas
et je vois d'ici les haussements d'épaules
du public mais le nommé christ n'est autre
que celui qui en face du morpion dieu
a consenti à vivre sans corps,
alors qu'une armée d'hommes
descendue d'une croix,
où dieu croyait l'avoir depuis longtemps clouée,
s'est révoltée,
et, bardée de fer, de sang, de feu, et d'ossements,
avance, invectivant l'Invisible
afin d'y finir le JUGEMENT DE DIEU.

LA QUESTION SE POSE DE...

Ce qui est grave
est que nous savons qu'après l'ordre
de ce monde
il y en a un autre. Quel est-il ?
Nous ne le savons pas.
Le nombre et l'ordre des suppositions possibles
dans ce domaine
est justement l'infini !
Et qu'est-ce que l'infini ?
Au juste nous ne le savons pas !

C'est un mot
dont nous nous servons pour indiquer l'ouverture
de notre conscience vers la possibilité démesurée, inlassable et démesurée.

Et qu'est-ce au juste que la conscience ?
Au juste nous ne le savons pas.

C'est le néant.
Un néant dont nous nous servons pour indiquer
quand nous ne savons pas quelque chose
de quel côté nous ne le savons
et nous disons alors conscience,
du côté de la conscience,
mais il y a cent mille autres côtés.

Et alors ?
Il semble que la conscience soit en nous
liée au désir sexuel et à la faim ;
mais elle pourrait très bien ne pas leur être liée.

On dit,
on peut dire,
il y en a qui disent que la conscience
est un appétit, l'appétit de vivre ;
et immédiatement
à côté de l'appétit de vivre,
c'est l'appétit de la nourriture
qui vient immédiatement à l'esprit ;
comme s'il n'y avait pas des gens qui mangent
sans aucune espèce d'appétit ;
et qui ont faim.
Car cela aussi existe
d'avoir faim sans appétit ;
et alors ?

Alors l'espace de la possibilité me fut un jour
donné comme un grand pet que je ferai ;
mais ni l'espace ni la possibilité, je ne savais au juste ce que c'était,
et je n'éprouvais pas le besoin d'y penser,
c'étaient des mots inventés
pour définir des chose qui existaient
ou n'existaient pas
en face de l'urgence pressante d'un besoin :
celui de supprimer l'idée, l'idée et son mythe,
et de faire régner à la place la manifestation tonnante
de cette explosive nécessité :
dilater le corps de ma nuit interne,
du néant interne de mon moi
qui est nuit, néant, irréflexion,
mais qui est explosive affirmation
qu'il y a quelque chose
à quoi faire place : mon corps.

Et vraiment
le réduire à ce gaz puant, mon corps ?

Dire que j'ai un corps parce que j'ai un gaz puant
qui se forme au dedans de moi ?
Je ne sais pas mais
je sais que l'espace, le temps,
la dimension, le devenir,
le futur, l'avenir, l'être,
le non-être, le moi,
le pas moi,
ne sont rien pour moi ;
mais il y a une chose qui est quelque chose,
une seule chose
qui soit quelque chose, et que je sens
à ce que ça veut SORTIR :
la présence de ma douleur de corps,
la présence menaçante, jamais lassante
de mon corps ;
si fort qu'on me presse de questions et que je nie toutes les questions,
il y a un point
où je me vois contraint de dire non,
NON
alors à la négation ;
et ce point
c'est quand on me presse,
quand on me pressure et qu'on me trait
jusqu'au départ
en moi
de la nourriture, de ma nourriture
et de son lait, et qu'est-ce qui reste ?
Que je suis suffoqué ;
et je ne sais pas si c'est une action
mais en me pressant ainsi de questions
jusqu'à l'absence
et au néant de la question on m'a pressé
jusqu'à la suffocation en moi
de l'idée de corps et d'être un corps,
et c'est alors que j'ai senti l'obscène
et que j'ai pété de déraison
et d'excès et de la révolte
de ma suffocation.
C'est qu'on me pressait jusqu'à mon corps
et jusqu'au corps et c'est alors
que j'ai tout fait éclater parce qu'à mon corps
on ne touche jamais.

CONCLUSION

— Et à quoi vous a servi, monsieur Artaud, cette radiodiffusion ?

— En principe à dénoncer un certain nombre de saletés sociales officiellement consacrées et reconnues :

1

Cette émission du sperme infantile donné bénévolement par des enfants en vue d'une fécondation artificielle de fœtus encore à naître et qui verront le jour dans un siècle ou plus.

2

À dénoncer, chez ce même peuple américain qui occupe toute la surface de l'ancien continent indien, une résurrection de l'impérialisme guerrier de l'antique Amérique qui fit que le peuple indien d'avant Colomb fut abjecté par toute la précédente humanité.

3

— Vous énoncez là, monsieur Artaud, des choses bien bizarres.

4

— Oui, je dis une chose bizarre,
c'est que les Indiens d'avant Colomb étaient, contrairement à tout ce qu'on a pu croire,
un peuple étrangement civilisé
et qu'ils avaient justement connu une forme
de civilisation basée sur le principe exclusif
de la cruauté.

5

— Et savez-vous ce que c'est au juste que la cruauté ?

6

— Comme ça, non, je ne le sais pas.

7

— La cruauté, c'est d'extirper par le sang et jusqu'au sang dieu, le hasard bestial de l'animalité inconsciente humaine, partout où on peut le rencontrer.

8

— L'homme, quand on ne le tient pas,
est un animal érotique,
il a en lui un tremblement inspiré,
une espèce de pulsation
productrice de bêtes sans nombre qui sont la forme que les anciens peuples terrestres attribuaient universellement à dieu.

Cela faisait ce qu'on appelle un esprit.

Or, cet esprit venu des Indiens d'Amérique ressort
un peu partout aujourd'hui sous des allures
scientifiques qui ne font qu'en accuser l'emprise
infectieuse morbide, l'état accusé de vice,
mais d'un vice qui pullule de maladies,
parce que, riez tant que vous voudrez,
mais ce qu'on a appelé les microbes
c'est dieu,
et savez-vous avec quoi les Américains et les Russes
font leurs atomes ?
Ils les font avec les microbes de dieu.

— Vous délirez, monsieur Artaud. Vous êtes fou.
— Je ne délire pas. Je ne suis pas fou.
Je vous dis qu'on a réinventé les microbes
fin d'imposer une nouvelle idée de dieu.
On a trouvé un nouveau moyen de faire ressortir dieu
et de le prendre sur le fait de sa nocivité microbienne.

C'est de le clouer au cœur,
là où les hommes l'aiment le mieux,
sous la forme de la sexualité maladive,
dans cette sinistre apparence de cruauté morbide
qu'il revêt aux heures où il lui plaît de tétaniser
et d'affoler comme présentement l'humanité.

Il utilise l'esprit de pureté d'une conscience demeurée candide comme la mienne pour l'asphyxier de toutes les fausses apparences qu'il répand universellement dans les espaces et c'est ainsi qu'Artaud le Mômo peut prendre figure d'halluciné.

— Que voulez-vous dire, monsieur Artaud ?
— Je veux dire que j'ai trouvé le moyen d'en finir une fois pour toutes avec ce singe
et que si personne ne croit plus en dieu
tout le monde croit de plus en plus dans l'homme.
Or c'est l'homme qu'il faut maintenant
se décider à émasculer.
— Comment cela ?
— Comment cela ?
— De quelque côté qu'on vous prenne vous êtes fou, mais fou à lier.
— En le faisant passer une fois de plus mais la dernière sur la table d'autopsie pour lui refaire son anatomie.

Je dis, pour lui refaire son anatomie.
L'homme est malade parce qu'il est mal construit.
Il faut se décider à le mettre à nu
pour lui gratter cet animalcule
qui le démange mortellement,
dieu, et avec dieu ses organes.

Car liez-moi si vous le voulez,
mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe.
Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes,
alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes
et rendu à sa véritable liberté.
Alors vous lui réapprendrez à danser à l'envers
comme dans le délire des bals musette
et cet envers sera son véritable endroit.

Pour en finir avec le jugement de dieu
est une création radiophonique d'Antonin Artaud (1896-1948)
enregistrée dans les studios de la radio française
entre le 22 et 29 novembre 1947
mais – censurée – elle ne sera jamais radio-diffusée.

Le texte, après avoir fait l'objet d'une édition clandestine,
non datée, dans la revue *Niza,* paraît ultérieurement,
de manière posthume, chez K éditeur, à Paris, en 1948.

ISBN : 978-2-89816-328-9
© Vertiges éditeur, 2021
– 1329 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org